

LE GARÇON BAGARREUR ET LA FILLE RESPONSABLE

ACTIONS DE PRÉVENTION EN MILIEU SCOLAIRE ET MAÎTRISE DES CONDUITES MASCULINES

Yohan Selponi

Les actions de prévention des conduites addictives réalisées en milieu scolaire reposent, la plupart du temps, sur la mise en scène de risques associés à des consommations de psychotropes. Ces risques sont présentés comme différents s'agissant des garçons ou des filles. En montrant quelles sont les logiques pratiques et les régularités sociales qui fondent cette différence, nous nous intéressons aux luttes de définition des conduites conformes et déviantes associées au masculin et au féminin. Par là même, nous entendons contribuer à l'analyse de la construction sociale des groupes genrés. On s'intéressera en particulier à la manière dont la maîtrise des conduites masculines est un produit et un enjeu des luttes entre groupes genrés et entre classes sociales.

La démonstration s'inscrit dans les travaux qui soulignent que les formes de domination ne s'additionnent pas mais

qu'elles se construisent mutuellement [Galerand et Kergoat, 2014, p. 54]. Ce faisant, elles ne peuvent pas être hiérarchisées dans une logique régressive recherchant le rapport d'exploitation qui serait « premier » [Dorlin, 2005]. Plusieurs travaux montrent ainsi comment le genre est un produit et un enjeu des luttes entre classes et fractions de classes [Frevert, 1991].

Des définitions concurrentes du féminin apparaissent, par exemple dans les recherches portant sur le fait de se reconnaître ou non comme féministe [Skeggs, 2014, p. 271-314], sur le travail d'accompagnement des femmes victimes de violences conjugales [Cardoso, 2017] ou sur les groupes de paroles féminins formels [Comer, 2017] ou informels [Achin et Naudier, 2009]. Dans ses recherches sur les assistantes sociales, Delphine Serre met par exemple en évidence comment « le modèle des classes moyennes sert d'étalon pour stigmatiser certaines conceptions du rôle maternel et s'en distinguer » [Serre, 2012, p. 62].

Les travaux sur les masculinités permettent également de souligner leur hiérarchisation, que l'on pense à la typologie des masculinités construite par Raewyn Connell [2014 (1995)] ou aux travaux plus récents portant sur les masculinités en compétition au sein des classes dominantes [Renard, 2014 ; Bereni et Jacquemart, 2018] ou dans les métiers d'ordre [Coton, 2009 ; Teboul, 2015 ; Selponi, 2018a]. Dans une logique similaire, Alexandra Oeser étudie les luttes de définition du masculin entre classes sociales dans le cadre de la fermeture d'une usine de connectique automobile. Elle montre comment les salariés ont recours à un imaginaire de la masculinité ouvrière fondé sur la force, le travail et une forme de patriotisme, tandis que les cadres internationaux donnent d'eux une image de managers « guerriers » afin « d'écarter les stéréotypes qui associent l'internationalisme à la féminité ou à une masculinité subordonnée » [Oeser et Noûs, 2020, p. 133].

En questionnant la manière dont la production et les appropriations des actions de prévention des conduites addictives en milieu scolaire contribuent à définir les comportements juvéniles populaires féminins et masculins conformes et déviants, il s'agit de prolonger ces travaux dans deux directions.

Tout d'abord, il est question de tenir ensemble la hiérarchisation des groupes sociaux de classe mais également de genre (Clair, 2023). Dans les travaux précédemment cités, les luttes de définition du masculin et du féminin sont bien souvent traitées de façon distincte alors même que tous·tes les auteur·ices s'accordent sur leur interdépendance. En plus d'analyser la production conjointe du populaire et du cultivé, il est question d'étudier les luttes de définition du masculin et du féminin.

Ensuite, il s'agit de mettre en évidence les enjeux qui structurent ces luttes de définition. Quels sont les types de conduites qui cristallisent les oppositions entre classes et entre groupes sociaux de genre ? En soulignant l'importance de la « maîtrise » des conduites masculines dans ces luttes, on montre en quoi le masculin juvénile populaire est construit comme inférieur à l'idéal de virilité dont se prévalent les hommes des classes supérieures. Par ailleurs, cette construction assigne aux femmes des classes populaires la responsabilité de contrôler les hommes de ces milieux sociaux. Contrôle autour duquel elles sont susceptibles de construire leur respectabilité.

Dans un premier temps, il s'agit de montrer en quoi les intervenant-es tendent à dénier aux garçons des classes populaires la capacité de maîtriser leurs conduites et à enjoindre les filles de les contrôler. Dans une deuxième partie, il est mis en évidence comment les garçons et les filles sont disposés et ont intérêt à s'approprier ces définitions d'eux et d'elles-mêmes dessinant ainsi la figure du masculin juvénile populaire comme fier, fort mais faisant preuve d'un défaut de maîtrise et d'une féminité populaire à la fois hétérosexuellement désirable et responsable du contrôle des excès masculins.

Une enquête localisée sur la classe et le genre lors des actions de prévention des conduites addictives en milieu scolaire

L'enquête dans un département rural du Sud-Ouest

Les considérations tenues dans cet article s'appuient sur une « analyse localisée » [Bruneau *et al.*, 2018] menée dans le cadre d'un doctorat en sociologie consacré au gouvernement des conduites juvéniles populaires lors des actions préventives réalisées dans l'enseignement secondaire dans un département rural du Sud-Ouest de la France nommé *Cocagne* [Selponi, 2017]¹. *Cocagne* est un petit département (130 000 habitants de plus de 15 ans en 2012), la population y est plutôt âgée (34 % de retraités) et populaire (en 2009, plus de 55 % des actifs sont des ouvriers ou ouvrières ou des employé-es). L'enquête repose sur des observations et des entretiens ethnographiques. Ont ainsi été observées : cinq interventions en lycée général ; cinq en collège populaire ; vingt en établissements d'enseignement professionnel. Elles ont été l'occasion de s'entretenir de manière informelle avec les intervenant-es et les élèves, notamment de milieux populaires, plus difficiles à rencontrer en entretien formalisé. Ont également été réalisés cinquante-cinq entretiens avec des élèves (dix), des professionnel·les de l'éducation, du soin ou du maintien de l'ordre et des intervenants préventifs.

La classe et le genre : invisibles mais au cœur des actions de prévention des conduites addictives en milieu scolaire

Dans le département étudié, les actions préventives sont réalisées avant tout par des agents extérieurs à l'Éducation nationale en raison de compétences qu'ils-elles revendiquent et qui leur sont reconnues sur les addictions (gendarmes, professionnel·les du soin) ou, plus rarement, sur leur capacité à faire « s'exprimer » les élèves (compagnies de théâtre interactif). Pour ces agents proches des fractions supérieures des classes populaires, les tâches préventives sont des activités dominées dans leurs espaces d'appartenance. Les agents préventifs interviennent à l'école avec la crainte de « saouler » les élèves et cherchent à se démarquer

¹ Cette recherche a bénéficié d'une allocation doctorale de l'EHES permise par un partenariat avec la mission interministérielle de lutte contre les drogues et les conduites addictives (Mildeca).

d'une attitude qui pourrait leur apparaître comme moralisatrice. Pour cela, ils-elles tendent à privilégier les participations des garçons *a priori* chahuteurs dont ils-elles mettent en scène « l'expérience » de consommateur [Selponi, 2018b].

Lors des interactions préventives, les questions de genre et de classe sont omniprésentes. En premier lieu, les thèmes touchant à la sexualité ou à la contraception en lien avec les consommations de psychotropes sont toujours abordés. De plus, après le collège, le système d'enseignement français se caractérise par une ségrégation sociale et genrée importante [Merle, 2012]. Dans ces conditions, les ressources symboliques associées à la classe ou au genre sont susceptibles d'être reconverties en compétences scolaires [Bourdieu et Passeron, 1970]. C'est notamment le cas de l'usage et la conversion de ressources symboliques associés au masculin populaire (force physique) ou au féminin (attention, sollicitude, etc.) dans des formations professionnelles genrées [Mosconi, 1987 ; Thomas, 2013 ; Lamamra, Fassa et Chaponnière, 2014 ; Lemarchant, 2017]. Il est donc cohérent de penser que la dimension genrée des prescriptions préventives s'exprime avec d'autant plus de prégnance dans ces établissements qu'elle redouble la dimension genrée des formations, des apprentissages et des attendus qui y prévalent.

Ensuite, comme nous l'avons souligné par ailleurs, l'« histoire de la problématisation des usages de drogues, [la] mise en place d'actions préventives en milieu scolaire et [les] modalités pratiques de leur organisation au niveau local concourent à faire des jeunes des classes populaires le public cible des politiques publiques préventives menées à l'école en milieu rural » [Selponi, 2020, p. 52].

Pour finir, parce qu'ils et elles agissent comme des relais d'action publique, les intervenant-es préventifs se reconnaissent et sont reconnus par leurs partenaires et par les élèves, comme fondés de dire les conséquences genrées de l'usage de psychotropes.

En définitive, les actions préventives sont produites par des agents légitimes pour énoncer des différences genrées, dans une institution au sein de laquelle ces différences sont transmuées en capital scolaire et professionnel et face à des élèves disposés-és à s'approprier ces différences comme des ressources scolaires, professionnelles et sociales.

LA PLACE DE LA « MAÎTRISE » DANS LA DÉFINITION DES GROUPES SOCIAUX GENRÉS : PRODUIT ET ENJEU DE LUTTES ENTRE CLASSES SOCIALES

En montrant comment les intervenant-es tendent à dénier aux garçons des classes populaires la capacité de contrôler leurs consommations, il s'agit de souligner, dans cette partie, que la question de la maîtrise de ses propres conduites est un enjeu de luttes entre classes sociales pour la définition du masculin et du féminin légitimes. Cette thématique de la maîtrise des conduites masculines populaires est omniprésente lors des actions préventives. Pour les besoins de la démonstration, nous nous appuyons ici sur deux interventions de Laurent² au lycée agricole de Ravier³.

Laurent est le coordinateur du Comité local de sécurité et de prévention de la délinquance (CLSPD) de la ville de Ravier. Fils d'un petit fonctionnaire et d'une secrétaire, Laurent a grandi dans une petite ville d'un département majoritairement rural. À quarante ans environ, il est marié avec une fonctionnaire de l'Éducation nationale avec qui il a trois enfants. Il souligne en entretien qu'il a obtenu ce poste « grâce au rugby »

² Les noms des lieux, des institutions, des groupes et des personnes ont été anonymisés.

³ Ces interventions font également écho à cinq actions d'une compagnie de théâtre interactif au cours desquelles des saynètes représentent un garçon alcoolisé qui prend le volant avec sa petite amie, les deux protagonistes meurent.

après une carrière en première division. En classe, sa proximité avec les mondes ruraux et ceux de l'ovalie lui permet de se présenter auprès des garçons du lycée qui pratiquent la chasse et/ou qui jouent au rugby comme un « référent » masculin auquel ils pourraient s'identifier.

Le jeudi 8 mars 2012, au lycée agricole de Ravier est organisée une journée de prévention à destination des élèves de seconde scolarisé-es dans les trois formations professionnelles de l'établissement : Service à la personne (une vingtaine de filles et un garçon), Production animale et élevage bovin (une quinzaine de garçons) et Aménagement des espaces ruraux (une majorité de garçons pour une quinzaine d'élèves). [...] En début d'après-midi, les élèves sont regroupés dans l'amphithéâtre du lycée dans lequel ils visualisent quatre spots préventifs commentés par plusieurs intervenant-es et les enseignantes de SVT.

Un spot intitulé *Irresponsable au volant, responsable pour la vie*⁴ est diffusé. Il s'ouvre sur un jeune homme intubé dans un lit d'hôpital. Il a des *flash-backs* : il danse dans une boîte de nuit et boit de l'alcool. Une jeune femme lui parle avec affection pendant qu'elle tente de lui prendre ses clés de voiture. Il s'en aperçoit et l'en empêche en lui retenant la main. Retour à la « réalité », le jeune homme convulse à plusieurs reprises sur son lit d'hôpital puis se remémore la fin de la soirée. Il séduit la jeune femme qui accepte de monter avec lui en voiture. Ils ont un accident, elle meurt alors qu'il survit. Un fond noir sur lequel s'inscrit la phrase « irresponsable au volant, responsable pour la vie » termine le spot.

Une fois le spot diffusé, Laurent demande : « Pourquoi est-ce que le garçon ne veut pas donner ses clés à la fille ? » Du côté droit de l'amphithéâtre, des filles scolarisées en Service à la personne discutent du spot, l'une d'entre elles dit à ses amies à voix basse, puis à haute voix : « la fierté mal placée des garçons ». Laurent répond qu'« il faut bien l'avouer », « on est un peu comme ça devant les copains et tout ».

(Carnet de terrain, 8 mars 2012, journée de prévention à destination des secondes professionnelles du lycée agricole de Ravier)

Lorsque Laurent dit « on est un peu comme ça », il signifie que cette « fierté » est souvent une conduite masculine légitime, mais que « mal placée », elle peut devenir déviante. D'un autre côté, les filles sont plus ou moins directement chargées de la gestion des excès masculins : dans le spot préventif, la jeune fille tente de séduire le garçon pour lui prendre ses clés de voiture (nous y revenons dans la deuxième partie). Les déviances masculines sont ainsi des conduites conformes exacerbées par l'usage de produits : la fierté, les prises de risque ou le goût pour la compétition entraînent de la violence envers soi-même et envers les autres. Ainsi, dans un souci de prévenir des conduites « irresponsables », les comportements relevant de la masculinité hégémonique [Connell, 1995 ; Dulong, Guionnet et Neveu, 2012, p. 339-342] semblent normalisés [Foucault, 2004], en tout cas pour ces lycéens [Selponi, 2018b]. Reposant sur une hiérarchisation genrée du monde social que l'action préventive vient renforcer, cette normalisation est le produit de luttes de définition des groupes sociaux de classe, elles-mêmes redoublées par des oppositions de place dans le cycle de vie.

En effet, d'un côté, tous les intervenant-es se perçoivent, en tant qu'adultes, comme pouvant faire preuve de maîtrise

⁴ Voir : http://www.youtube.com/watch?v=sZYOFU_k4L4, consulté le 17 janvier 2024.

dans leurs consommations qu'ils-elles effectuent « pour le goût » [Selponi, 2018a]. Au contraire, les « jeunes » auxquels ils s'adressent seraient motivés par la substance active de produits qu'ils consommeraient avant tout pour l'ivresse. Les interventions en milieu scolaire rural prennent ainsi, la plupart du temps, la forme d'une opposition entre « jeunes » qui seraient disposés aux conduites à risques et « adultes » sachant faire preuve de maîtrise. Si cette hiérarchisation reposant sur l'antériorité est bien réelle⁵, elle masque, ici, les rapports sociaux de classe sur lesquels elle se fonde et dans lesquels la question du genre est un enjeu central.

En effet, la différence entre qualité et quantité est, de longue date, en jeu dans les luttes de représentation et de distinction entre classes sociales, notamment en matière d'alimentation [Bourdieu, 1979, p. 196-230]. En ce qui concerne les usages d'alcool ou de drogues, les consommations populaires sont socialement associées à des conduites de « défonce » contre le goût « cultivé » des classes supérieures [Mauger, 2006, p. 125-135]. Ces oppositions de classe s'expriment, de manière pratique, par des oppositions genrées. Ainsi, un même aliment, le poisson par exemple, peut simultanément être perçu comme raffiné par les agents les mieux dotés en capital économique et culturel tout en étant dévalorisé comme une nourriture féminine par les hommes des classes populaires [Bourdieu, 1979, p. 211]. La définition de ce que constitue une manière de faire ou d'être masculine apparaît ainsi comme un enjeu de luttes entre classes sociales. Luttes au cœur desquelles la question de la maîtrise de soi et de ses conduites apparaît déterminante.

Pour Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello, il est en effet possible de dégager un « socle anthropologique de représentations » associé à la virilité et fondé sur un « idéal de force physique, de fermeté morale et de puissance sexuelle » [Corbin *et al.*, 2012, t 2, p. 8]. Dans les discours sur la « fierté » ou « l'honneur » des garçons présents dans les actions préventives, la fermeté morale est abordée mais sans l'idée de maîtrise de soi associée dont se prévalent avant tout les hommes adultes des classes supérieures afin de se distinguer de la brutalité (vulgaire) des classes populaires⁶. Dans la plupart des actions préventives, les élèves garçons sont privés de l'opportunité de revendiquer cet idéal de maîtrise.

D'une part, même si la plupart des élèves s'estiment relativement imperméables aux « pressions » du « groupe des pairs » qu'abordent généralement les intervenant-es en matière de prévention, cette aptitude leur est déniée, tout comme leur capacité à maîtriser les effets des produits sur leur corps. Mais ce sont dès lors les filles qui sont comme chargées de modérer les excès des garçons des classes populaires.

⁵ Sur ce point, on lira Lahire [2023, p. 615-663].

⁶ Comme c'est par exemple le cas des officiers de l'armée de terre étudiés par Christel Coton [2009].

D'autre part, dans un contexte propice à la mise en scène de la masculinité comme résistance, les garçons qui font preuve de sentimentalisme sont parfois raillés par les autres. Dans les fractions modernisatrices des classes supérieures, la maîtrise des sentiments est, au contraire, parfois associée, non plus à son invisibilisation, mais à la capacité à les exprimer avec empathie et bienveillance [Bereni et Jacquemart, 2018, p. 84-87]. Même si les intervenant-es préventifs ne partagent pas nécessairement cette conception « cultivée » du masculin, le rejet du « sentimentalisme » par certains garçons vient renforcer leur inscription dans une masculinité populaire considérée comme « rustique » tout en renvoyant les filles du côté du « *care familial* » [Jonas, 2006].

Lorsque les intervenant-es préventifs sont des hommes proches des classes populaires comme c'est le cas de Laurent ou des sous-officiers de gendarmerie, la stigmatisation de l'absence de maîtrise masculine populaire est susceptible de peser sur eux. Cependant, ils courent toujours le risque de voir les tâches qu'ils réalisent en milieu scolaire associées à la féminité dans leurs espaces d'appartenance : s'occuper de « jeunes » à l'école et tempérer les conduites d'excès, notamment masculines. Entre ces deux contraintes, le lien entre conduites d'excès et masculinité populaire permet à ces agents de mettre à distance la dimension féminine de leur activité tout en faisant la preuve de leur légitimité à intervenir en classe en raison de leur jeunesse populaire et/ou de leur place dans le cycle de vie [Selponi, 2018b].

Il ressort de ces analyses que les actions préventives sont structurées par deux oppositions pratiques : entre garçons et filles et entre jeunes et adultes. Elles sont sous-tendues par une autre opposition entre classes sociales ayant pour enjeu la définition du masculin et du féminin légitime. Le masculin juvénile populaire est ainsi un masculin socialement dominé car associé à un défaut de maîtrise, tandis que le féminin associé repose sur le contrôle des hommes. Mais comment les élèves s'approprient-ils ces définitions d'eux et d'elles-mêmes ?

DU CÔTÉ DES ÉLÈVES : S'APPROPRIER DES ÉLÉMENTS DE CES DISCOURS POUR VALORISER SA POSITION

Il a été souligné que les discours préventifs étaient structurés autour d'une représentation du masculin juvénile populaire comme fier, fort mais faisant preuve d'un défaut de maîtrise et d'un féminin associé comme responsable des excès masculins. En quoi les appropriations, par les élèves, de ces définitions d'eux et d'elles-mêmes, contribuent-elles à renforcer les hiérarchies sur lesquelles ces oppositions de classe et de genre sont fondées ?

Du côté des garçons : reprendre à son compte les discours centrés sur la force et la puissance masculine populaire

La tenue d'une « journée santé » auprès d'élèves de première du lycée agricole de Ravier permet de montrer comment les actions préventives sont l'occasion, pour les garçons, de mettre en scène leur force physique et leur puissance sexuelle tout en prenant avec humour les discours pointant les risques associés à une potentielle désinhibition.

Dans le cadre d'une journée consacrée à l'éducation à la santé, un clip du Centre régional d'information et de prévention du Sida (Crips) d'Île de France est diffusé⁷ à tous-tes les élèves de première du lycée agricole de Ravier. Intitulé *Trou de mémoire*, le spot montre un garçon se réveillant dans un appartement qu'il ne connaît pas. Des bouteilles vides jonchent le sol. Il se met à courir en cherchant avidement quelque chose. Après avoir repoussé des magazines féminins, renversé une poubelle et retourné un canapé, il trouve un préservatif usagé. Il est visiblement soulagé. Un écran jaune apparaît sur lequel est écrit « il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas oublier ». Dans l'entrebâillement de la porte derrière lui apparaît un autre garçon, une serviette de bain négligemment jetée sur le pubis. En bas de l'écran, on lit : « pour le reste » puis, en plein écran, « Protégez-vous ». Projeter ce spot aux élèves du Lycée agricole de Ravier permet aux intervenant-es d'insister sur le potentiel déviant des « trous de mémoire ». Le final a une ambition humoristique reprise par les élèves : les relations sexuelles entre hommes ne semblent pas, pour la plupart des garçons, faire partie des possibles masculins au contraire de la désinhibition perçue comme non problématique, c'est ce qui ressort de l'intervention de Joanna auprès de ces élèves.

L'après-midi du 5 décembre 2011 est consacrée à une discussion des élèves avec des intervenant-es en matière de prévention. Joanna, une animatrice de prévention du Csapa Alcool [Centre de soin, d'accompagnement et de prévention en addictologie] du département intervient auprès de quinze garçons et de cinq filles scolarisé-es dans les formations professionnelles (en majorité) et technologiques que propose l'établissement⁸. Les élèves sont assis en cercle avec une enseignante de SVT [sciences de la vie et de la terre] à l'initiative de cette journée. Je suis assis entre un garçon particulièrement bavard, Alex, et un ami à lui⁹.

— Joanna : Le principe c'est qu'on discute. Apparemment il y en a un qui discute ici !

— Un garçon : Alex !

— Alex [*fier*] : Ouais !

— Joanna : Ça vous est déjà arrivé un trou noir ?

— Alex : Un peu quelques minutes...

— Joanna : Vous vous souvenez la vidéo il se retrouve avec un mec en fait.

— Alex [*sceptique*] : Mouais... à ce point ? À moins qu'il soit homosexuel !

— Joanna : Vous êtes pas plus câlin en soirée ?

— Alex : Ça dépend... Soit plus câlin... Souvent c'est bagarre quand même... ! [...] La dernière fois, je me suis couché sur la table. Ma copine elle s'est couchée sur moi, je l'ai pas sentie. Après je me suis levé et j'ai uriné dans la salle et je me suis endormi !

— Joanna : Ça t'a pas fait quelque chose le lendemain quand tu t'es dit « merde je me souviens pas [après ce moment-là] ? »

⁷ Voir : http://www.dailymotion.com/video/xggqk7_trou-de-memoire-vih-pocket-films_shortfilms, consulté le 17 janvier 2024.

⁸ Les formations proposées sont Bac professionnel service aux personnes et aux territoires ; Bac professionnel productions animales ; Bac professionnel gestion des milieux naturels et de la faune et Bac technologique sciences et technologies de l'agronomie et du vivant production et aménagement.

⁹ La conversation est reconstituée à partir de notes extensives.

— Alex : Non. J'ai rigolé quand ils m'ont raconté ! C'est pas la première, et c'est pas la dernière !

— Un garçon [*en aparté à Alex*] : Si tu bandes pas... [*Rires*]

— Alex : Là par contre ce qu'ils disaient là-bas, ça je m'en rappellerai...

— Joanna : Donc ça t'est arrivé plusieurs fois ?

— Alex : De quoi ? De pas bander ? Non ! [*Tout le monde rit de bon cœur*]

(Carnet de terrain, 5 et 6 décembre 2011, journées santé à destination des premières du lycée agricole de Ravier organisées par Mme Roulot et Mme Dupont)

Alex est disposé à se mettre en scène. Il est scolarisé en Aménagement des espaces ruraux, il a doublé sa première. En dehors de l'établissement, il joue au rugby et pratique la chasse. Il multiplie ici les réparties humoristiques. Il y est d'autant plus enclin qu'il est reconnu par les autres comme « le boute-en-train de la classe » et qu'il s'adresse à deux jeunes femmes et à un observateur qui s'attendent à ce qu'il soit drôle (« Apparemment, il y en a un qui discute ici ! »). De son côté, Joanna a une trentaine d'années, elle est animatrice de prévention au Csapa Alcool du département. Fille d'un technicien dans le domaine du spectacle et d'une employée dans le secteur social, elle est en couple avec un ouvrier qualifié également musicien amateur. Proche des classes populaires et des espaces festifs, elle est disposée à valoriser les actions reposant sur l'expérience des élèves. Comme pour Alex, il s'agit toujours de garçons pour lesquels le moment préventif est une occasion de rigoler en mettant en scène des conduites qu'ils estiment valorisées.

Pour Alex, et, en général, pour la plupart des garçons, être désinhibé n'est guère perturbant car le défaut de maîtrise associé à un possible trou noir ne relève jamais de conduites remettant en cause les manières d'être un homme, perçues comme valorisées : force physique, extraversion, puissance sexuelle. Autant d'éléments que les garçons mettent en scène à la fois pour souligner leur rattachement au monde des hommes (contre celui des enfants et du féminin) et pour s'opposer aux discours sur la dangerosité des produits. Dans cette logique, Alex peut investir le fait d'avoir une « copine » comme vitrine de son engagement dans des relations hétérosexuelles de son adultéité, et comme élément susceptible de neutraliser la dimension potentiellement déviante de ses consommations [Clair, 2011, p. 74].

La mise en scène de cette masculinité populaire est suscitée par les actions préventives puisqu'il est demandé aux élèves de relater leur « expérience ». En retour, ces récits légitiment les actions préventives puisque les garçons en profitent pour décrire leurs conduites sous un jour qu'ils estiment favorable face aux autres élèves mais que les intervenant-es perçoivent comme « à risques ». Comme souligné par ailleurs, « ceci est d'autant plus le cas que les élèves sont scolarisés dans des formations professionnelles masculines et que l'intervenante

est une femme comme dans la situation présentée ici. [Les garçons] peuvent dès lors opposer leurs conduites à celles qui caractériseraient l'intervenante et, derrière elle, le féminin [...] : faiblesse et modération » [Selponi, 2020, p. 56]. Ces appropriations reproduisent la hiérarchisation sociale et genrée du monde social structurant les discours préventifs, dans laquelle le masculin populaire est présenté comme fier et fort mais manquant de maîtrise et dans laquelle le féminin, représenté ici par l'intervenante et les « copines », est construit comme chargé de son contrôle.

Apparence et contrôle des hommes : le féminin populaire respectable

À l'inverse des garçons, pour les filles, « ne pas se souvenir » ou être désinhibée renvoie à des conduites particulièrement stigmatisantes. Par exemple, le spot du CRIPS abordé ci-dessus ne cherche pas à prévenir le fait, pour un garçon, de « coucher avec n'importe qui » au contraire du clip bien connu dont il s'inspire.

¹⁰ Voir : <http://www.culturepub.fr/videos/anti-alcool-alors-heureuse>, consulté le 17 janvier 2024.

¹¹ Voir à son propos l'analyse de son rôle dans les campagnes du CFES dans Berlivet [2000, p. 700 et suiv.].

Le spot *Tu t'es vu quand t'as bu*¹⁰ a été réalisé en 1995 par Daniel Robert¹¹ pour le comité français d'éducation à la santé (CFES). Dans ce spot de 30 secondes, un saxophone joue une musique langoureuse tandis que la caméra fait le tour d'un appartement surchargé d'objets orientaux. Une carafe à whisky en cristal est posée non loin d'un lit aux draps imprimés léopard desquels émerge avec peine une jeune femme. Parcourant l'appartement du regard, elle s'interroge à haute voix : « Mais je suis où là ? ». S'apercevant qu'il y a quelqu'un étendu dans le lit à côté d'elle, elle repousse discrètement le drap qui lui masque le visage. Elle découvre un homme visiblement plus âgé qu'elle, mal peigné, aux yeux bouffis, portant une barbe poivre et sel. Le torse nu couvert de plusieurs chaînes en or, il dit, face caméra : « Alors heureuse ? ». Le spot se termine par un gros plan sur la jeune femme sur lequel vient s'afficher le slogan lu par une voix féminine « Tu t'es vue quand t'as bu ? ».

Sous des déclinaisons différentes, l'idée qui sous-tend ce spot se retrouve dans toutes les actions préventives : alors que les produits exprimeraient de manière déviante des conduites masculines légitimes centrées sur l'honneur et la force, ils dévoileraient des appétits sexuels féminins refoulés [Pheterson, 2001 ; Clair, 2012, p. 76]. L'étude de la mise en place, pendant deux ans, d'un projet de prévention des alcoolisations des jeunes aux alentours de Saint-Jean, une petite ville de 6 500 habitants, permet de montrer comment ces injonctions à la pudeur sont le produit de luttes de définition du féminin légitime dans lesquelles sont engagées les filles des classes populaires.

Dans le cadre d'un projet de prévention de l'alcoolisation des jeunes du secteur de Saint-Jean, des membres de la compagnie de théâtre interactif « le lycée participatif » interviennent auprès d'élèves volontaires du lycée professionnel hôtelier Martel. En deux ans, ils réalisent sept séances. Lors de la deuxième intervention, Julie, une artiste travaillant avec la compagnie, anime une « séance d'écriture » auprès d'élèves de

seconde professionnelle. Les dix-sept élèves présents sont répartis en deux groupes. Je me mets dans un groupe composé de trois garçons et de sept filles.

Nous devons chercher des idées de scénario. [...] Dans ceux que les élèves proposent, il est toujours question de « filles faciles ». Une élève, Flora, propose l'idée qu'une « fille chauffe tous les gars et se fait violer ». Lorsque l'intervenante, Julie, vient voir le travail réalisé dans le groupe et que Flora lui soumet cette idée, elle demande « pourquoi elle chauffe tous les gars ? [...] Pourquoi une fille peut être comme ça ? [...] Peut être elle a vécu des trucs difficiles dans sa vie ? ».

Lorsque Julie repart avec l'autre groupe, Flora décrit la fille qui « chauffe » puis se fait violer en disant qu'elle est, physiquement, « comme une bouteille d'Orangina ! » (ce qui signifie qu'elle a un corps disproportionné avec de grosses fesses). Ils-elles commencent à la décrire et je comprends vite qu'ils-elles parlent d'une fille de leur classe qui est absente : Jeanne. Je râle sans trop savoir quoi dire. Lorsqu'elle en a connaissance, Julie les rabroue plus fermement. Flora admet qu'ils-elles ont exagéré. Ils-elles modifient un peu le scénario tout en gardant l'idée principale d'une fille qui se fait violer. C'est d'ailleurs le scénario qui ressort après la discussion en classe entière : une fille embrasse un garçon mais ne veut pas coucher avec lui et se fait violer. Jessica dit que c'est bien fait pour la fille. Julie (l'intervenante) lui demande si pour elle « c'est comme ça ». Elle dit que oui, si elle est d'accord pour embrasser, elle est d'accord « pour le reste ». Julie essaie de lui expliquer que l'on peut vouloir embrasser quelqu'un mais ne pas coucher avec. Jessica n'est pas d'accord.

(Carnet de terrain, 26 avril 2012, création de la compagnie « le lycée participatif » au lycée professionnel hôtelier Martel de Saint-Jean)

Les élèves de ce groupe inscrivent leur discours dans une construction hiérarchisée des groupes genrés : en embrassant sans « vouloir plus », une fille donne de « faux espoirs » et suscite des désirs qu'elle ne peut pas satisfaire. Son viol vient sanctionner son incapacité à contrôler ses propres consommations et les conduites d'excès des hommes qui l'entourent. À environ trente ans, Julie est titulaire d'un master d'anthropologie préparé après des études de psychologie. Elle n'a pas d'enfants. Elle organise des ateliers d'écriture pour la compagnie le lycée participatif, elle est également peintre et comédienne. Sa dotation en capital culturel la dispose, comme moi, à s'indigner que des filles puissent considérer le viol moins comme un comportement masculin intolérable que comme le correctif d'une conduite féminine déviante. Mais chercher à transformer le rapport au masculin et au féminin de ces filles comme nous tentons de le faire, tend à méconnaître leur processus sociaux qui les disposent à mettre en scène leur aptitude à la modération du masculin comme une composante de la respectabilité féminine dont elles se prévalent. Celle-ci repose sur deux dimensions inséparables : contrôle du masculin et pouvoir de susciter son intérêt.

Comme pour les filles étudiées par Isabelle Clair, en prodiguant l'insulte de « salope » Flora et Jessica nourrissent « la croyance selon laquelle il appartiendrait à toutes les filles individuellement de pouvoir échapper à la mauvaise

réputation » [Clair, 2017, p. 193]. Ainsi, en considérant le viol comme le résultat d'une impudicité féminine, Flora et Jessica dégradent la place de Jeanne tout en conjurant ce risque pour elles¹². Car si elles savent « tenir » les garçons, elles seraient préservées du risque d'être sexuellement agressées (risque récurrent dans les dispositifs préventifs). La valorisation d'une définition du féminin reposant sur la capacité de contrôle des hommes est ainsi reproduite par les injonctions préventives tout en s'inscrivant dans les luttes de prestige entre élèves.

Ensuite, comme le souligne Beverly Skeggs, « les femmes doivent jouer une partition subtile pour être glamour et désirables – ce à quoi elles aspirent toutes – sans être désignées comme vulgaires et grossières » [Skeggs, 2014, p. 218]. Jessica est maquillée et porte des habits près du corps. Elle est valorisée par le fait que des garçons comme Jordan s'intéressent à elle. Au contraire, Jeanne, en plus d'être décrite comme impudique, est représentée comme ayant une morphologie disgracieuse. Dès lors, la critique du corps de Jeanne vient renforcer la valeur physique de Flora et Jessica. La capacité de séduction n'est-elle pas, en effet, une ressource distinctive entre filles comme ce peut être le cas entre hommes [Gourarier, 2017] ? Toujours est-il que le stigmate de « salope » est, la plupart du temps, indissociable de celui de « moche ». Tout d'abord, les filles les moins « attirantes » seraient réputées moins convoitées par les hommes. Elles auraient en effet moins à contrôler leurs ardeurs tout en étant les plus susceptibles de chercher une confirmation de leur désirabilité auprès d'eux. Les expressions populaires associant impudicité et physique disgracieux sont ainsi légion, tandis que les conduites perçues comme impudiques provoquent le dégoût associé à la « vulgarité ». Ensuite, le sens commun considère souvent la capacité de séduire les hommes comme une ressource permettant de contrôler leurs conduites, notamment dans la sphère domestique. C'est en tout cas ce qui est suggéré dans le spot « irresponsable au volant responsable pour la vie » abordé dans la première partie, dans lequel une fille se rapproche physiquement d'un garçon pour tenter de lui subtiliser ses clés de voitures.

Pouvoir de séduire le masculin et de contrôler ses excès constituent pour les filles de milieux populaires scolarisées dans des formations professionnelles genrées, des manières d'occuper la position de femme qu'elles sont disposées à revendiquer pour deux raisons. D'une part, elles sont scolarisées dans des formations différenciées du point de vue de la classe et du genre : dans leur espace des possibles professionnels – Jeanne veut devenir « barman » dans un casino par exemple – la mise en scène de corps féminins considérés par les hommes comme attirants, constitue une ressource tandis que les soupçons de « fille facile » sont particulièrement

¹² À propos de la responsabilisation des victimes dans la conjuration du risque de violence pour soi, on lira Blazquez [2022].

stigmatisants [Cochennec, 2004 ; Denave et Renard, 2019 ; Depoilly, 2020]. D'autre part, la capacité à contrôler les hommes est un élément d'autant plus déterminant dans la construction de la féminité légitime populaire, que les conduites des hommes des classes populaires sont socialement caractérisées par un défaut de maîtrise (comme souligné en première partie). Dans cette perspective, la mise en scène, par les garçons eux-mêmes, de petites amies contrôlant leurs conduites, vient redoubler cette représentation du féminin populaire. Elle s'inscrit dans la figure d'« omniresponsable » qui caractérise, malgré des évolutions récentes, la place des femmes dans nombre de ménages populaires contemporains [Schwartz, 2018]. Ce double pouvoir sur les hommes – séduction et contrôle – est ainsi indissociable de la gestion féminine du travail domestique tandis que l'expérience de la vie en couple en milieux populaires est souvent marquée par une prise en charge, par les hommes, des sociabilités et des loisirs conjugaux [Coquard, 2016 ; Amsellem-Mainguy, 2021].

Les analyses présentées ici confirment que la féminité populaire est construite autour de trois investissements en rapport avec le masculin. Tout d'abord, les investissements en « féminité » sont marqués par le souci de l'apparence associé « au glamour et à la désirabilité » [Thomas, 2013, p. 67-74 ; Skeggs, 2014, p. 193-235]. Ensuite, les investissements dans une certaine forme de « virilité » sont souvent associés à une forme de contrôle et qui sont caractérisés par l'expression de la force, que celle-ci soit morale [Berthonneau, 2020 ; Depoilly, 2020, p. 91] ou physique [Clair, 2005, p. 33-35 ; Thomas, 2013, p. 56-61 ; Avril, 2014]. Pour finir, les investissements dans les formes de « responsabilité » [Skeggs, 2014, p. 109-147] s'expriment dans la vie domestique et l'organisation de la vie quotidienne au cours desquels le contrôle du masculin est mis à l'épreuve, notamment dans le cadre conjugal [Clair, 2011, 2023].

La respectabilité est le produit d'un équilibre entre ces trois investissements. Christine Mennesson souligne par exemple que les boxeuses « hard », proches des milieux populaires, boxent « comme des hommes » mais « pour répondre aux attentes des boxeurs et éviter toute confusion entre les sexes, [...] s'engagent également dans un travail de féminisation de leur apparence corporelle et revendiquent l'inégalité entre les sexes dans la gestion de leur vie privée » [Mennesson et Clément, 2009, p. 91]. Au contraire, dans les catégories supérieures, et malgré de probables différences entre fractions de classes, les définitions du féminin légitime sont marquées par des mises en scène plus mesurées des corps érotisés [Boni-le-Goff, 2019, p. 83], des revendications égalitaristes quant à la gestion du travail domestique [Court *et al.*, 2016] et/ou son « intense délégation marchande » [Jacquemart *et al.*, 2016, p. 36].

En définitive, dans la plupart des discours préventifs comme dans le monde social, le groupe des femmes est caractérisé par une impudicité « naturelle » de ses membres qui serait révélée par les consommations de psychotropes. Afin de se faire une place dans les espaces dans lesquels elles évoluent, les filles des classes populaires sont disposées à mettre en scène les efforts qu'elles fournissent pour maîtriser leurs propres conduites et celles des garçons qui les entourent. Ces efforts s'inscrivent dans l'affirmation d'une position générationnelle et genrée valorisée : être une femme respectable car capable de susciter l'intérêt des hommes tout en les contrôlant. Cependant, ces efforts contribuent, d'une part, à reproduire les hiérarchies de genre dans lesquelles la valeur du féminin est le produit d'un rapport au masculin ; d'autre part, ils redoublent l'idée d'un masculin populaire dont les conduites seraient caractérisées par ce défaut de maîtrise ; pour finir, ils placent le féminin populaire dans une position dominée par rapport aux féminités des milieux favorisés, représentées comme moins directement dépendantes de leur rapport au masculin.

CONCLUSION

La production et la réception des actions préventives reposent sur la mise en scène d'un masculin juvénile populaire supérieur au féminin mais inférieur à l'idéal de maîtrise dont se prévalent les hommes adultes des catégories sociales les mieux dotées en capitaux. D'un autre côté, les consommations de psychotropes seraient toujours susceptibles de révéler la « nature » impudique des femmes, individuellement invitées au contrôle et à la modération. Par ailleurs, en renvoyant la modération des excès des jeunes hommes des classes populaires du côté du féminin, les agents préventifs tendent à déprécier le masculin juvénile populaire.

Les élèves peuvent se saisir des discours différentiels qui leur sont tenus pour tenter de valoriser une ou plusieurs composantes de leur position dans le monde social. Mettre en scène ses consommations d'alcool peut permettre aux garçons d'opposer leurs pratiques aux discours de tempérance tenus par les intervenant-es. Mais ces appropriations légitiment la nécessité d'intervenir auprès d'eux en reproduisant l'idée d'un masculin populaire et juvénile fier et fort mais faisant preuve d'un manque de maîtrise. D'un autre côté, invitées à tempérer les conduites des hommes, les filles tendent à faire de leur capacité à susciter leur intérêt et à les « tenir », une manière de définir les conduites féminines légitimes. Participant ainsi aux luttes de définition du féminin socialement valorisé, elles peuvent susciter les réticences des intervenant-es qui voient dans la manière dont elles imputent les violences faites aux femmes, aux femmes elles-mêmes, un discours peu autonome

de la domination masculine, contribuant à la dépréciation du féminin populaire par rapport au féminin dominant. Dans ce contexte, les appropriations des élèves, suscitées par les actions préventives, tendent à renforcer les représentations associées à leur position dominée semblant justifier, par la même, d'intervenir auprès d'eux et d'elles¹³.

BIBLIOGRAPHIE

- ACHIN Catherine et NAUDIER Delphine, 2009, « La libération par Tupperware ? », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 29, p. 131-140.
- AMSELLEM-MAINGUY Yaëlle, 2021, *Les filles du coin*, Paris, Presses de Sciences Po.
- AVRIL Christelle, 2014, *Les aides à domicile*, Paris, La Dispute.
- BERENI Laure et JACQUEMART Alban, 2018, « Diriger comme un homme moderne », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 223, p. 72-87.
- BERTHONNEAU Charles, 2020, « La "grande gueule" et "l'assistante sociale" », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 235, p. 64-79.
- BONI-LE GOFF Isabel, 2019, « Des expert-e-s respectables ? Esthétique vestimentaire et production de la confiance », *Travail, genre et sociétés*, n° 41, p. 67-86.
- BLAZQUEZ Adèle, 2022, *L'aube s'est levée sur un mort, violence armée et culture du pavot au Mexique*, Paris, CNRS Éditions.
- BOURDIEU Pierre et PASSERON Jean-Claude, 1970, *La reproduction*, Paris, Minuit.
- BOURDIEU Pierre, 1979, *La distinction*, Paris, Minuit.
- BRUNEAU Ivan, LAFERTÉ Gilles, MISCHI Julian et RENAHY Nicolas, 2018, *Mondes ruraux et classes sociales*, Paris, EHESS.
- CARDOSO Auréline, 2017, « C'est comme si on avait de la colère pour elles », *Terrains et travaux*, n° 30, p. 31-53.
- CLAIR Isabelle, 2005, « Des "jeunes de banlieue" absolument traditionnels ? », *Lien social et Politiques*, n° 53, p. 29-36.
- CLAIR Isabelle, 2011, « La découverte de l'ennui conjugal », *Sociétés contemporaines*, n° 83, p. 59-81.
- CLAIR Isabelle, 2012, « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel », *Agora débats/jeunesses*, n° 60, p. 67.
- CLAIR Isabelle, 2017, « S'insulter entre filles », *Terrains et travaux*, n° 31, p. 179-199.
- CLAIR Isabelle, 2023, *Les choses sérieuses : enquête sur les amours adolescentes*, Paris, Seuil.
- COCHENNEC Morgan, 2004, « Le soin des apparences », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 154, p. 80-91.
- COMER Clémentine, 2017, « On n'est pas là pour casser du mâle », *Terrains et travaux*, n° 30, p. 79-99.
- CONNELL Raewyn, 1995, *Masculinities*, Berkeley, University of California Press.
- CONNELL Raewyn, 2014, *Masculinities*, Paris, Amsterdam.
- COQUARD Benoît, 2016, « Nos volets transparents », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 215, p. 90-101.
- CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques et VIGARELLO Georges (dir.), 2012, *Histoire de la virilité*, Paris, Seuil.
- COTON Christel, 2009, « La virilité guerrière en question », *Sextant*, n° 27, p. 195-206.
- COURT Martine, BERTRAND Julien, BOIS Géraldine, HENRI-PANABIÈRE Gaële et VANHÉE Olivier, 2016, « Qui débarrasse la table ? », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 215, p. 72-89.

¹³ L'enquête empirique a eu lieu avant le mouvement #MeToo et l'affaire Weinstein de 2017. Depuis, des transformations de la représentation des violences faites aux femmes ont eu lieu. Cependant, dans la mesure où les hiérarchies de classe et de genre ont peu évolué, il est possible de penser que les conduites des garçons de classes populaires scolarisés dans des formations genrées sont toujours socialement caractérisés par un défaut de maîtrise tandis que les filles des mêmes milieux scolarisés dans des formations similaires sont toujours disposées et intéressées (de par leur position sociale) à promouvoir une représentation du féminin légitime comme capable de séduire les hommes et de contrôler leurs excès.

- DENAVE Sophie et RENARD Fanny, 2019, « Des corps en apprentissage. Effets de classe et de genre dans les métiers de l'automobile et de la coiffure », *Nouvelles Questions Féministes*, n° 38, p. 68-84.
- DEPOILLY Séverine, 2020, « Filles en lycée professionnel : quand la socialisation juvénile peut bousculer les socialisations, scolaire et professionnelle », *Formation emploi*, 6 octobre, n° 150, p. 79-96.
- DORLIN Elsa, 2005, « De l'usage épistémologique et politique des catégories de "sexe" et de "race" dans les études sur le genre », *Cahiers du Genre*, n° 39, p. 83-105.
- DULONG Delphine, GUIONNET Christine et NEVEU Érik, 2012, *Boys don't cry!*, Rennes, PUR.
- FOUCAULT Michel, 2004, *Sécurité, territoire, population : cours au Collège de France (1977-1978)*, Paris, Seuil.
- FREVERT Ute, 1991, « Classe et genre dans la bourgeoisie allemande du XIX^e siècle », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, n° 6, p. 5-28.
- GALERAND Elsa et KERGOAT Danièle, 2014, « Consubstantialité vs intersectionnalité ? À propos de l'imbrication des rapports sociaux », *Nouvelles pratiques sociales*, n° 26/2, p. 44-61.
- GOURARIER Mélanie, 2017, *Alpha mâle*, Paris, Seuil.
- JACQUEMART Alban, MANCQ Fanny et POUCHIC Sophie, 2016, « Femmes hautes fonctionnaires en France », *Travail, genre et sociétés*, n° 35, p. 27-45.
- JONAS Irène, 2006, « Un nouveau travail de "care" conjugal : la femme "thérapeute" du couple », *Recherches familiales*, n° 3, p. 38-46.
- LAHIRE Bernard, 2023, *Les structures fondamentales des sociétés humaines*, Paris, La Découverte.
- LAMAMRA Nadia, FASSA Farinaz et CHAPONNIÈRE Martine, 2014, « Formation professionnelle : l'apprentissage des normes de genre », *Nouvelles Questions Féministes*, n° 33, p. 8-14.
- LEMARCHANT Clotilde, 2017, *Unique en son genre*, Paris, PUF.
- MAUGER Gérard, 2006, *Les bandes, le milieu et la bohème populaire*, Paris, Belin.
- MENNESSON Christine et CLÉMENT Jean-Paul, 2009, « Boxer comme un homme, être une femme », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 179, p. 76-91.
- MERLE Pierre, 2012, *La ségrégation scolaire*, Paris, La Découverte.
- MOSCONI Nicole, 1987, « La mixité dans l'enseignement technique industriel [ou l'impossible reconnaissance de l'autre] », *Revue française de pédagogie*, n° 78, p. 31-42.
- OESER Alexandra et NOÛS Camille, 2020, « Fermeture de l'usine Molex. Masculinités en lutte », 20 21. *Revue d'histoire*, n° 146, p. 123-138.
- PHETERSON Gail, 2001, *Le prisme de la prostitution*, Paris, L'Harmattan.
- RENARD Amélie Le, 2014, « On n'est pas formatés comme ça en Occident », *Sociétés contemporaines*, n° 94, p. 41-67.
- SCHWARTZ Olivier, 2018, « Les femmes dans les classes populaires, entre permanence et rupture », *Travail, genre et sociétés*, n° 39, p. 121-138.
- SELPONI Yohan, 2017, *Le gouvernement des conduites juvéniles populaires. Prévenir les addictions en milieu scolaire dans un département rural du Sud-Ouest*, thèse de doctorat, Dijon, Université de Bourgogne Franche-Comté.
- SELPONI Yohan, 2018a, « Se claquer la bifle » avec ses enquêtés », *Genèses*, n° 112, p. 103-122.
- SELPONI Yohan, 2018b, « On peut boire trois verres sans être montré du doigt », *Terrains travaux*, n° 32, p. 107-128.
- SELPONI Yohan, 2020, « Reproduire l'ordre social en se l'appropriant. L'ambivalence des réceptions des actions préventives en milieu scolaire, rural et populaire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 235, p. 48-63.
- SERRE Delphine, 2012, « Travail social et rapport aux familles : les effets combinés et non convergents du genre et de la classe », *Nouvelles Questions Féministes*, n° 31, p. 49-64.

Le garçon bagarreur et la fille responsable

SKEGGS Beverley, 2014, *Des femmes respectables*, Marseille, Agone.

TEBOUL Jeanne, 2015, « Combattre et parader. Des masculinités militaires plurielles », *Terrains et travaux*, n° 27, p. 99-115.

THOMAS Julie, 2013, « Le corps des filles à l'épreuve des filières scolaires masculines », *Sociétés contemporaines*, n° 90, p. 53-79.